

Céliane Guillo-Roy

Valienka

Tome I

Innocence



Sommaire

Chapitre 1 – La Tempête	5
Chapitre 2 – Lyvvi.....	11
Chapitre 3 – Délivrance.....	17
Chapitre 4 – La haine de l’ignorant.....	27
Chapitre 5 – L’Union fait la Force	39
Chapitre 6 – L’Appel.....	49
Chapitre 7 – Renaissance	55
Chapitre 8 – Fureur Sanguinaire	61
Chapitre 9 – Contre vents et marées.....	69
Chapitre 10 – Pouvoir et Vision	81
Chapitre 11 – Souvenirs Perdus	91
Chapitre 12 – Rencontre Inattendue	97
Chapitre 13 – Lesbiel	105
Chapitre 14 – Première Alliance	111
Chapitre 15 – Discussions Diurnes	119
Chapitre 16 – Libérer son corps et son cœur.....	127
Chapitre 17 – Ultime étape.....	133

Chapitre 18 – Hymne à la joie	137
Chapitre 19 – Dernière chance	145
Chapitre 20 – La Mère et Ioureg.....	153
Chapitre 21 – Immortelle mortelle	159
Chapitre 22 – Affronter ses peurs.....	169
Chapitre 23 – Le dragon	181
Chapitre 24 – Petite Mort	187
Chapitre 25 – Pureté souillée	197
Chapitre 26 – Confidences.....	205
Chapitre 27 – Nolwe	213
Chapitre 28 – Interrogations	227
Chapitre 29 – Les deux visages	237
Chapitre 30 – Rituel de sexe et de sang.....	249
Chapitre 31 – Taurahnur	259
Chapitre 32 – Être parent	269
Chapitre 33 – Interrogatoire.....	275
Chapitre 34 – Aveugles	283
Chapitre 35 – Protection intime	289
Chapitre 36 – Cmertgorod	295
Chapitre 37 – Secrets	299
Chapitre 38 – La demande	307
Chapitre 39 – La fusion	313
Glossaire	321

Chapitre 1

La Tempête

Les vagues vinrent, dans un bruit assourdissant, s'écraser contre les remparts de la bâtisse. Leur fracas faisant écho à celui de son cœur et de son âme.

Chaque explosion faisait battre plus vite son cœur. Chaque cri des mouettes faisait vibrer son esprit. C'était comme si les éléments, la Mère elle-même, avaient conscience de son tourment, de sa souffrance voulue.

La tempête grandit en intensité, les vagues frappèrent la roche de plus en plus vite, jusqu'à ce que leur martèlement devînt tambour.

Cette musique mortuaire se répercutait dans toute la pièce, brisant le quasi-silence de leur prison. D'eux, pas un cri ne s'échappait, pas un gémissement ne troublait le moment.

Elle ouvrit un moment les yeux, pour voir, à travers les barrières magiques, la majorité de ses compagnons d'infortune la tête baissée de soumission, le regard détourné de honte. Tous avaient la tête rasée, tous ne portaient qu'un mince habit

couvrant à peine leur corps. D'eux se détachaient quelques personnes pour qui elle avait développé de l'affection.

Un elfe qui avait eu jadis une longue chevelure de jais et qui, en ce moment, gardait obstinément ses yeux gris loin d'elle, refusant d'observer un spectacle qui le révoltait. Mais aussi un spectacle qui ne lui rappelait que trop ce qu'il avait lui-même vécu quelques heures plus tôt.

Un nain dont la barbe et les cheveux furent un jour céruléens. Assis au plus près de la barrière dans l'expectative de croiser son regard de ses yeux bleus une brève seconde pour tenter de lui insuffler réconfort et force.

Le tour que ses yeux firent de leur prison lui fit croiser un autre regard et elle regretta immédiatement d'avoir ouvert ses paupières. Le regard d'un de ses bourreaux.

Lubrique, salace, plein de désirs.

Il savait que bientôt ce serait son tour. En attendant, il se régala du spectacle qui s'offrait à lui, en parcourant de ses yeux de sang son corps nu et meurtri par de trop nombreuses blessures, s'arrêtant pas moments sur sa croupe offerte.

Il pouvait alors voir le turgescent membre noir de son compagnon, paré de multiples parements, s'enfoncer toujours plus vite, toujours plus fort dans la chair tendre de leur captive.

Il regardait tout en caressant de ses doigts crochus, dont des griffes longues et aiguisées se détachaient, son membre aussi noir que son corps.

Elle aurait voulu pouvoir crier, hurler, pleurer sa souffrance, mais elle avait compris qu'ils

n'attendaient que ça depuis le début. Depuis les six longs mois que durait son tourment.

Mais elle ne pouvait se le permettre. Si elle commençait aujourd'hui à montrer sa douleur, alors elle ne tiendrait pas et finirait par parler, par leur dire ses secrets en espérant qu'ils la libéreraient enfin de sa honte.

Mais elle s'y refusait. Parler signifierait la fin de toute chose, la fin de toute vie.

Leur victoire.

En sentant la semence putride et noirâtre se déverser en elle, elle retint ses vomissements et ses larmes.

Il fallait qu'elle se concentre. Il fallait qu'elle oublie tout ce qui était elle. Il fallait qu'elle ne perde pas un seul instant le rythme de la mélodie que jouaient les vagues au dehors. Rien d'autre ne devait perdurer. Juste cette mélodie, ce roulement avant l'impact, puis l'explosion.

Rien d'autre ne se devait de subsister, ni sa souffrance, ni son corps, ni ses pensées et encore moins son esprit. Elle devait faire abstraction de tout ce qu'elle était.

L'oubli. C'est tout ce qu'elle désirait.

L'oubli, c'est tout ce qui lui restait.

L'oubli. Pour ne pas sentir ces mains qui caressaient son corps, ces griffes qui s'enfonçaient dans la chair tendre de ses hanches. Pour ne pas ouïr les commentaires graveleux de son bourreau qui naissaient peu à peu après qu'il se soit remis de sa fatigue post-coïtale.

Et surtout, faire abstraction du rire cristallin d'Egor qui contrastait avec l'ambiance lugubre qui se dégageait de l'endroit où ils étaient.

— Je te le demande encore. Comment fabrique-t-on les boules de lumières ?

Les vagues, il fallait qu'elle se concentre sur les vagues, elle devait faire abstraction de cette voix mélodieuse qui émanait de ce corps d'une beauté trompeuse.

Un de ses bourreaux lui tira la tête en arrière, la forçant à regarder Egor.

Elle le détailla une nouvelle fois et eut un pincement au cœur en se rappelant la confiance qu'elle avait eu en lui, jadis. Elle s'était fait berner, comme tant d'autres, par la longue chevelure blanche, par les traits jeunes de son visage, son regard d'or et son parfum de pluie d'automne.

Il s'approcha d'elle, saisit son visage d'une main et lui caressa presque tendrement la joue.

— Parle-moi et tes tourments prendront fin. Tout ce que tu as à me dire est comment faire.

Ce regard qui plongeait dans le sien, s'insinuant en elle.

La seule réponse qu'elle se résolut à lui donner fut un crachat entre les deux yeux.

C'était toujours la même rengaine. Ils la battaient ou la violaient, dans le but d'affaiblir son esprit, dans le but de la détruire, avant qu'il ne vienne et ne lui pose la même question et sa réponse à elle ne changeait jamais.

Près de six mois que l'histoire se répétait inlassablement. Ne comprenait-il donc pas que jamais elle ne parlerait ? Que jamais elle ne l'aiderait ? Qu'elle préférerait sa mort à celle de milliers d'autres ?

— Tu ne changeras donc jamais... Comme tu le voudras... Kloz, c'est ton tour.

Le Sk'ia qui attendait son tour depuis tout à l'heure ne se fit pas prier et dans un mouvement sec et brutal s'enfonça dans le corps chaud et meurtri de Lyvvi.

EXTRAIT

Chapitre 2

Lyvvi

Irielle était une diétia d'âge mûr, mais de celles rendues belles par l'âge, d'une beauté naturelle jalousée par les femmes de la ville d'à côté. Elle avait une chevelure qui jadis avait été brune mais qui maintenant, striée de blanc et de gris, faisait écho à son regard de pluie.

Irielle avait une passion, la science. Un savoir décrié et jugé désuet par le monde entier car inutile quand la Mère donnait le Don à tous ses enfants. Alors, à quoi bon savoir qu'une pierre frottée contre une autre pouvait allumer un feu quand d'un simple geste de la main on pouvait le faire ?

Malgré tout, Irielle s'en passionnait et quand elle ne travaillait pas dans son potager, qui suffisait à lui seul à les nourrir elle et son mari, elle s'adonnait à sa passion sous son regard bienveillant.

Son compagnon, lui, avait été rendu aigri par la guerre qui avait lieu depuis déjà plusieurs siècles et à laquelle il avait dû participer durant sa jeunesse, n'en retirant pour toute victoire qu'une blessure

inguérissable à la jambe droite, le forçant à marcher le moins possible et en claudiquant.

La mort de ses deux fils, quelques décennies plus tôt, l'avait rendu amer. Tous deux furent tués dans les combats qui faisaient rages depuis bien trop longtemps déjà.

Il était désagréable avec une grande partie des gens qu'il rencontrait et, tout comme sa compagne, refusait d'entendre parler de la période sombre qui ravageait leur monde. Après tout, ils n'étaient que de simples gens et ne comprenaient pas en quoi les troubles et les dissidences des grands devaient les concerner.

Ce fut par un doux matin pluvieux de printemps qu'elle la trouva, enveloppée dans une vieille cape élimée. Elle dormait paisiblement, suçait son auriculaire. L'enfant était allongée sous un arbre à l'orée de la forêt d'argent, la tête dans le creux d'une des racines striées d'or blanc. Elle ne devait pas avoir plus de trois ou quatre ans, elle avait de longs cheveux couleur de sang et une peau d'un blanc laiteux.

Irielle eut pour premier geste de reculer face à cette enfant dont la peau crayeuse contrastait tellement avec la sienne et celle de ses congénères qui était d'un doré chatoyant.

Malgré son effroi premier, elle s'en approcha comme elle aurait approché d'un animal sauvage et s'accroupit à côté d'elle. Délicatement, elle posa la main sur le visage famélique et commença à caresser les cheveux sales et humides. Après quelques secondes, son regard gris plongea dans deux yeux d'émeraude papillonnant.

— Bonjour enfant, comment te nommes-tu ?

Elle vit alors l'enfant froncer ses frêles sourcils avant de lui répondre qu'elle l'ignorait. Si Irielle fut troublée par cette réponse, elle n'en montra rien.

— As-tu faim ? lui demanda-t-elle.

— Oui, madame, lui répondit l'enfant.

— Appelle-moi Irielle.

La diétia se mit à fouiller dans la sacoche qu'elle emportait toujours avec elle et en ressortit quelques essors d'un bleu océan qu'elle donna à l'enfant. Ce faisant et pendant que la petite fille mangeait, elle lui posa quelques questions. Après plusieurs minutes il devint évident que la fillette ne savait pas qui elle était, d'où elle venait, ce qu'elle faisait ici et où étaient ses parents.

Quand elle eut fini de se nourrir, Irielle l'aida à se mettre debout et, ensemble, ils allèrent vers la petite mesure du couple.

Lorsque Wilfrik les vit arriver, il ne posa aucune question à sa compagne et l'aida à préparer une couche pour l'enfant dans leur chambre.

Ce ne fut qu'une fois qu'elle fut endormie dans la pièce d'à côté qu'il la questionna sur son origine autour d'une tasse d'hydromel. La diétia, peinée, lui raconta alors comment elle l'avait trouvée et le fait que l'enfant n'avait aucun souvenir de qui elle était. Elle se rappelait juste s'être réveillée sous ses caresses.

— Demain j'irai à la ville voir si une enfant a disparu, dit Wilfrik.

— Ce ne serait pas raisonnable avec votre jambe de parcourir tous ces kilomètres, j'irai, lui répondit Irielle.

— Je peux le faire, renchérit son mari ne supportant pas d'être traité comme un infirme.

— Soyez raisonnable, restez plutôt avec l'enfant.

Wilfrik garda le silence un moment avant de hocher la tête en signe d'assentiment. Il savait pertinemment que de toute manière sa compagne aurait le dernier mot.

Le lendemain soir ce fut la mine sombre qu'Irielle revint dans son foyer. Elle avait passé des heures à questionner des gens qui ne cessaient de lui répondre avec mépris qu'ils ignoraient qui était cette enfant et que selon ses dires et sa description, un être aussi étrange ne devait pas vivre et qu'elle devait la remettre là où elle l'avait trouvé, bien que ça ne les étonnât pas qu'une diétia comme elle attire le mal d'Ioureg.

Ce fut le mal au cœur et l'esprit troublé qu'elle rentra chez elle. Mais sa souffrance disparut aussitôt qu'elle entendit un rire cristallin suivi de celui, grave et si rare, de son compagnon.

En entrant dans le jardin, elle vit Wilfrik qui s'amusait à faire apparaître des fées de toutes les couleurs qui allaient danser autour de la fillette.

Lorsqu'il croisa le regard de sa compagne, il comprit que sa quête avait été veine. Si l'enfant avait eu un jour des parents, ils n'étaient pas d'ici, ou s'ils l'étaient, ils l'avaient purement et simplement abandonnée dans la nature. Mais, malgré tout, cela n'expliquait pas l'ignorance qu'elle avait d'elle-même.

— Dis-moi, enfant, quel nom désirerais-tu avoir ? demanda Wilfrik à la fillette.

— Je ne sais pas, je ne connais pas de noms, répondit-elle.

— Que penses-tu de... Lyvvi, enfant ? lui demanda Irielle.

— C'est joli. J'aime beaucoup madame Irielle, fit l'enfant sans nom.

— Bien alors, Lyvvi sera ton nom.

Plus tard dans la soirée, alors que Lyvvi dormait, Wilfrik parla à sa compagne. Il pensait savoir pourquoi l'enfant avait été abandonnée : la Mère ne lui avait pas donné le Don.

Chapitre 3

Délivrance

Se battre encore et toujours. Malgré le corps hurlant sa souffrance, malgré la fatigue qui emprisonnait ses muscles et son esprit. Frapper, écraser sa chair contre le corps en face de soi. Éviter les coups qui nous arrivent dessus. Ne pas perdre son attention. Ne pas se faire avoir. Ruser. Regarder autour de soi. Chercher une solution qui nous sortirait de là.

Lyvvi en était lasse. Elle ne voulait plus avoir à se battre pour le plaisir de ces créatures qui hurlaient tout autour d'elle, l'insultant quand elle touchait son adversaire, lui crachant dessus quand elle passait à proximité d'eux, ou lui lançant divers objets ou fruits pourris pour la déconcentrer et laisser à le Sk'ia qui lui faisait face une opportunité de la frapper.

Dans un moment d'inattention elle se prit le poing de son adversaire dans les côtes et eut le souffle coupé. Son ennemi en profita pour la plaquer au sol, mais ne fut pas assez rapide pour lui emprisonner les mains, alors à son tour Lyvvi le frappa et d'un mouvement de bassin, souleva la masse de chair au-dessus d'elle et renversa la situation.

Elle ne fit pas la même erreur que son adversaire et dès qu'elle fut sur lui elle commença à le rouer de coups visant son visage et sa gorge.

Ses poings s'écrasèrent sur la mâchoire, le menton, les pommettes de ce dernier. Éclatant la peau, découvrant les muscles. Rapidement ses mains furent recouvertes d'un sang noirâtre, son visage fut éclaboussé lorsqu'elle déchira l'arcade de son ennemi.

Elle n'était plus que fureur et violence. Elle n'entendait plus rien autour d'elle, elle ne sentait plus la souffrance de ses muscles. Enfin, ses longues minutes de frustration et de douleur pouvaient être extirpées de son corps.

Elle disparaissait à travers la punition qu'elle infligeait à cette immonde créature, la peine qu'elle lui causait.

Ce ne fut que lorsqu'elle entendit le gong qui couvrit les cris déchaînés des spectateurs qu'elle arrêta et se releva dans un automatisme qu'elle avait acquis durant les longs mois qu'elle combattait dans cette arène. Rapidement, deux Sk'ias vinrent la saisir pour la ramener dans sa cage.

Elle y fut lancée sans ménagement et elle alla s'écraser avec force sur le sol. Elle vit du coin de l'œil que les gardes reposaient la pierre qui scellait magiquement les différentes cellules présentes dans la pièce.

Elle était enfin de retour dans son cachot. Et, bien qu'il représentât sa perte de liberté, la perte de sa vie, c'était l'endroit qu'elle préférait dans cette cité. Ici, pas de combat, pas de douleur. Tans qu'elle était derrière cette fine barrière magique rien ne lui arriverait.

Malgré tout, elle ne put s'empêcher de froncer le nez lorsqu'elle respira l'air emprunt d'odeur de sang, de sueur, de vomi et des excréments qui exsudaient des cachots dans lesquels était disposée une multitude de petites enclaves comme la sienne.

— Comment te sens-tu ? demanda l'elfe.

— Question idiote, Cellendhyl... Mais j'ai connu bien pire, lui répondit Lyvvi.

— Ils vont bientôt venir pour t'interroger, l'informa Orin le nain.

— Je sais...

Elle était fatiguée. Fatiguée d'être ici, fatiguée de devoir contrôler sa peur, sa douleur, ses cris, ses larmes. Elle était fatiguée de devoir se battre tous les jours contre des adversaires plus grands et plus forts qu'elle. Fatiguée de se faire battre, violer et torturer après. Fatiguée de devoir répondre à des questions.

— Tu devrais parler. Peut-être te donneront-ils alors la délivrance, reprit Cellendhyl.

La délivrance, elle en rêvait. Ne plus avoir à souffrir, ne plus avoir le sang lui collant à la peau, suintant de ses blessures, de son intimité, de ses fesses.

Oh, qu'est-ce qu'elle en rêvait. Accueillir la délivrance pour aller rejoindre la Mère dans l'autre monde. Un monde de paix, sans guerre, sans combat, sans question. Mais elle voulait encore vivre. Pouvoir goûter à nouveau au bonheur simple de la vie. Boire sans restriction, manger autre chose que de la soupe infâme, respirer l'air pur, mais surtout se venger.

Mais elle n'abandonnerait pas. Elle avait fait une promesse et elle la tiendrait. Et si pour ça il fallait qu'elle souffre encore quelques heures, jours, mois, alors elle souffrirait, en silence. Parce que sa mère le

lui avait demandé, parce qu'elle ne pouvait accepter qu'ils gagnent, parce que la haine qu'elle avait dans le cœur l'empêcherait de mourir paisiblement.

Non, elle resterait et se battrait jusqu'à la fin. Jusqu'à ce que leurs rires n'atteignent plus aucune oreille, jusqu'à leur délivrance.

Si la Mère lui donnait la force et le courage, elle se vengerait et même un dragon noir ne pourrait l'arrêter.

— Jamais. Je ne peux me le permettre, vous le savez, lui répondit Lyvvi.

— Lyvvi..., commença Orin.

— Non. Il n'est pas question que je parle. Je ne pourrais vivre, ou mourir en paix en sachant les conséquences que cela pourrait avoir... Et puis, cela fait depuis trop longtemps que je suis ici à subir leur traitement, ce n'est pas pour craquer maintenant. J'ai tenu six mois. Je peux tenir encore longtemps... déclara-t-elle.

— Ils ne te laisseront jamais en paix tant que tu n'auras pas parlé, renchérit Cellendhyl sous les hochements de tête d'Orin.

— Sûrement. Mais je ne compte pas rester là indéfiniment. J'ai peut-être une idée pour nous sortir d'ici, fit-elle catégorique.

— Et on peut savoir quelle est cette idée ? demanda le nain.

— Vous le saurez bien assez tôt, conclut Lyvvi d'un ton ne souffrant aucune réplique. Maintenant je vais dormir.

Ce faisant elle s'allongea sur la paille froide de sa cellule, resserrant ses jambes autour de son corps et tentant de reprendre quelques forces après le combat